

des *prêtres*, et des *Oraisons funèbres*. On lui attribue le *Te Deum*.

Saint Augustin (354-430), né à Tagaste, Numidie, voyagea pour s'instruire et professa la rhétorique à Milan. Converti, à trente-deux ans, par saint Ambroise et par les prières de sa mère, sainte Monique, il revint en Afrique et mourut évêque d'Hippone. — Ses principaux ouvrages sont : la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre ; le *Traité de la Grâce et du Libre arbitre*, qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce* ; ses *Confessions*, où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion ; des *Traités sur l'Écriture*, des *sermons*, des *méditations*, des *lettres*. C'est un des plus grands théologiens de l'Église catholique.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRES

Langue celtique. — Le plus connu des idiomes qui se parlaient dans les Gaules, avant la conquête romaine, était le *gaulois* ou *celtique*, dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours dans la Bretagne, l'Irlande, l'Écosse et le pays de Galles. — Nous ne possédons aucun monument écrit de ces littératures primitives, qui se réduisaient peut-être à des *hymnes sacrés*, à l'usage des druides, et à des *élégies guerrières* ou *patriotiques*, chantées par les bardes.

Introduction de la langue latine dans les Gaules. — Après la conquête de Jules César (58-50 av. J.-C.), le *latin vulgaire*, importé par les soldats romains, se propagea rapidement dans les Gaules, associées désormais aux destinées de l'empire. Mais, tandis que la nécessité imposait au peuple le *latin vulgaire*, les hautes classes, poussées par le goût des lettres ou par l'ambition, étudiaient le *latin classique* et s'exerçaient à l'éloquence dans les écoles romaines de Nîmes, d'Autun, de Bordeaux, de Lyon, de Toulouse, de Besançon, de Poitiers, de Reims, etc., qui ne tardèrent pas à produire des poètes, des philosophes, des rhéteurs et des avocats distingués. Citons entre autres :

Varron de Narbonne (1^{er} siècle av. J.-C.), auteur d'un poème épique en trois chants sur la guerre avec les Séquaniens.

Domitius Afer de Nîmes (1^{er} siècle), qui brilla au barreau de Rome et eut la gloire de former Quintilien.

Ausone de Bordeaux (iv^e siècle), orateur et poète célèbre, à qui l'empereur Valentinien confia l'éducation de son fils Gratien.

Saint Paulin (iv^e siècle), évêque de Nole, né à Bordeaux, disciple du précédent, auteur de *poésies religieuses*, de *lettres*, de *discours* et d'une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles*.

Saint Hilaire de Poitiers (?-367). Voy. ci-dessus, p. 15.

Saint Sulpice Sévère (iv^e siècle), né en Aquitaine, jouissait au barreau d'une grande réputation lorsqu'il entra dans les ordres sacrés. On lui doit une *Vie de saint Martin*, des *Dialogues* et des *Lettres*.

Depuis quatre siècles, les Gaules vivaient, de gré ou de force, sous la domination romaine, lorsqu'elles furent envahies tout à coup, au v^e siècle, par les races indo-germaniques : les *Vandales*, les *Suèves*, les *Alains*, les *Burgondes*, les *Wisigoths*, qui dévastèrent les campagnes, saccagèrent les villes, dispersèrent les maîtres et livrèrent aux flammes les écoles et les bibliothèques.

Cependant la langue latine prévalut par sa supériorité même et par l'influence de l'Église, qui s'en servait en Occident. Les évêques, justifiant les beaux titres de *conseillers* et de *protecteurs* que la reconnaissance leur avait donnés, sauvèrent les lettres et la civilisation d'une ruine totale; ils fondèrent de nouvelles écoles, les *écoles épiscopales*, où se réfugia le latin, et défendirent avec courage les droits de la religion et de l'humanité. Les moines leur prêtèrent main-forte pour lutter contre la dépravation du vieux monde romain et pour convertir les farouches conquérants; ils ouvrirent au peuple les *écoles monastiques*, défrichèrent les terres abandonnées, copièrent les manuscrits des auteurs anciens, et consignèrent dans les registres de leurs abbayes les actions mémorables dont ils étaient les témoins et qu'aucun laïque ne songeait à rédiger : « Le clergé seul, dit M. Guizot, confiant en ses croyances et investi de quelque force, continua de mettre un grand prix à ses souvenirs, à ses espérances; et comme seul il avait des pensées qui ne se renfermaient pas dans le présent, seul il prit plaisir à raconter à d'autres générations ce qui se passait sous ses yeux ¹. »

C'est, en effet, dans les rangs du clergé que nous trouvons :

¹ *Mém. rel. à l'Hist. de France.*

Grégoire de Tours (vi^e siècle), notre premier historien national, auteur de l'*Histoire des Franks*, sans laquelle nous ne saurions que fort peu de chose sur nos premiers rois; Frédégaire (vii^e siècle), qui continua, jusqu'en 641, l'œuvre de Grégoire de Tours; Éginhard (ix^e siècle), secrétaire de Charlemagne, auteur de la *Vie* du grand empereur, et Abbon (ix^e siècle), moine de Saint-Germain-des-Prés, qui a raconté dans un *poème* le siège de Paris par les Normands.

I^e ÉPOQUE : MOYEN AGE

(Du v^e siècle jusqu'au milieu du xv^e.)

Langue romane. — Après les invasions, le latin vulgaire, déjà modifié par les Gaulois, continua d'être en usage, mais il fut encore plus profondément altéré par les Germains; aussi ne tarda-t-il pas à se transformer en une langue nouvelle, mais imparfaite, appelée depuis *langue romane* ¹.

Les premiers monuments connus de cette langue sont :

Les *Glossaires de Reichenaud* (viii^e siècle), commentaires sur la Vulgate, accompagnés d'un vocabulaire;

Le *Serment de Strasbourg* (ix^e siècle), — serment prêté, en 842, par Louis le Germanique à Charles le Chauve, son frère. Voici ce curieux monument tel que nous l'a transmis Nithard (790-858), historien de Charles le Chauve :

Texte en langue romane.

Pro Deo amur et pro christian
poblo et nostro commun salva-
ment, dist di en avan, in quant
Deus savir et podir me dunat, si
salvarai es, cist meon fradre Karlo
et in adjudha et in cadhuna cosa-
si cum om perdreit son fradre sal-
var dist, in o quid il mi altresi

Traduction.

Pour l'amour de Dieu et pour
le peuple chrétien et notre com-
mun salut, de ce jour en avant,
en tant que Dieu me donnera de
devoir et de pouvoir, je soutien-
drai mon frère Charles, ici pré-
sent, par aide et en toute chose,
comme il est juste qu'on soutienne

¹ Le bas latin resta, jusqu'au xv^e siècle, la langue des actes administratifs les plus importants : chartes, ordonnances royales, etc. L'usage en fut proscrit définitivement, en 1539, par François I^{er}.

fazet : et ab Ludher nul plaid
numquam prindrai, qui meom vol,
cist meon fradre Karles in damno
sit.

son frère, tant qu'il fera de même
pour moi; et jamais avec Lothaire
je ne ferai aucun accord qui, par
ma volonté, soit au détriment de
mon frère Charles.

La *Cantilène de sainte Eulalie* (x^e siècle), pièce de trente vers, où l'on trouve pour la première fois les deux articles; elle commence ainsi :

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel avret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diaule servit.

Bonne jeune fille fut Eulalie;
Bel avait corps, plus belle âme.
Voulurent la vaincre les ennemis
[de Dieu,
Voulurent la faire servir le diable.

Le *Fragment de Valenciennes* (x^e siècle), lambeau d'un sermon;

Les *Vies de saint Léger* et de *saint Alexis*, un petit poème sur la *Passion de Jésus-Christ*, les *Lois de Guillaume le Conquérant*, les *Assises de Jérusalem* (xi^e siècle);

La *Chanson de Roland* (xi^e ou xii^e siècle)¹.

Langue d'Oc et langue d'Oil.— La *langue romane*, à la faveur du système féodal, subit à son tour des modifications locales si profondes, qu'à la fin du xi^e siècle, il y avait en France presque autant de dialectes différents que de provinces. On les ramène à deux langues principales : la langue *d'Oc* (oc = *oui*) et la langue *d'Oil* (oil = *oui*). La première comprenait les dialectes parlés au sud de la Loire : le *gascon*, le *limousin*, le *langue-docien* et le *provençal*; la seconde, les dialectes parlés au nord de la Loire : le *wallon*, le *normand*, le *picard*, le *bourguignon* et celui de l'Île-de-France, le *français*, qui, par suite de la prépondérance politique de cette province, supplanta peu à peu tous les autres et devint, au xiv^e siècle, la langue commune du royaume.

En se divisant ainsi, la langue romane donna naissance à deux littératures distinctes, qui eurent chacune leurs caractères particuliers.

¹ Les langues romanes ou néo-latines sont : le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque.

TROUBADOURS ET TROUVÈRES

Les poètes français du moyen âge, en langue romane, sont désignés par les noms de *troubadours* et de *trouvères* (du même mot : *trobar*, trouver, inventer). On compte environ deux cents troubadours et autant de trouvères. Les premiers fleurissent du xi^e au xiii^e siècle, et les seconds du xii^e au xiv^e.

Troubadours.— Les *troubadours* étaient les poètes de la France méridionale. Ils fréquentaient les cours, les châteaux, les tournois, les fêtes populaires, chantant et faisant chanter par leurs *jongleurs* ou *ménéstrels* (joueurs d'instruments) les mérites des châtelains, la bravoure des chevaliers et des rois, et visant à joindre à la réputation de galanterie celle de *trouver gentiment en vers*.

PRINCIPAUX TROUBADOURS

Les *troubadours* les plus connus sont : Guillaume de Poitiers (xi^e siècle), qui se distingua par son esprit autant que par ses mœurs chevaleresques, et mourut dans un cloître, à Lisieux; — Pierre Vidal de Toulouse (xii^e siècle), qui suivit Richard Cœur-de-Lion à la troisième croisade; — Bernard de Ventadour (xii^e siècle), qui, du service du comte de Toulouse, passa dans l'ordre de Cîteaux; — Arnaud de Marveil, troubadour du vicomte de Béziers; Bertrand de Born (xii^e siècle), vicomte de Hauteford, en Périgord, troubadour guerrier qui suscita partout des ennemis à Henri II d'Angleterre et dont le fils périt à la bataille de Bouvines (1214); — le Moine de Montaudon (xiii^e siècle), né au château du Vic, près d'Aurillac; — Pierre de Cardénel (xiii^e siècle), originaire du Puy, célèbre par ses attaques contre les abus de son temps¹.

¹ Parmi les poètes français du moyen âge, en langue latine, on remarque : SAINT PROSPER D'AQUITAINE (v^e siècle), auteur d'un poème sur la *Grâce*, imité par Louis Racine;

SIDOINE APOLLINAIRE (v^e siècle), évêque de Clermont, connu par ses *lettres* mêlées de vers;

SAINT AVIT (490-525), évêque de Vienne, en Dauphiné, auteur d'un poème sur la *Création*, qui a peut-être inspiré Milton;

FORTUNAT (530-609), évêque de Poitiers, auteur de l'hymne *Vexilla regis*, d'une *Vie de saint Martin* et d'une *Explication du Pater*;

ABBON (mort vers 923). Voy. ci-dessus, p. 19.

Gaie science.

La *gaie science* (*El gay scaber*) des *troubadours* se compose de *canzos*, chansons badines, souvent trop légères; de *pastourelles*, de *ballades*, de *tensons*, dialogues à deux ou trois interlocuteurs; d'*aubades*, chants de l'aube; de *sérénades*, chants du soir; de *sirventes*, consacrés à l'éloge et à la satire; de *nouvelles*, anecdotes galantes; de *contes* d'aventures chevaleresques, etc. Les *troubadours* n'ont cultivé aucun des grands genres littéraires. A peine peut-on citer les *Mystères des Vierges folles* et des *Vierges sages*, le *Jeu de saint Jacques*, l'épopée de *Girard de Roussillon* et quelques poésies narratives qui rappellent les poèmes historiques.

Appréciation générale. — La poésie méridionale est vive et naturelle, « toute à fleur d'âme, » dit Villemain; elle plait à l'oreille comme les accents d'une belle voix; on admire la souplesse, la grâce, l'harmonie de cette langue éminemment lyrique, mais on regrette l'absence de toute inspiration grande et sérieuse. La fade monotonie des sujets sans cesse rebattus de l'amour et de la satire, et la chute du comté de Toulouse, amenèrent une prompte décadence; la littérature méridionale ne vit pas la fin du XIII^e siècle; et, malgré de nombreuses tentatives de restauration et la fondation des *Jeux floraux*¹ de Toulouse (1323), la langue d'oc tomba à l'état de patois, c'est-à-dire de langue non pas écrite mais seulement parlée. De nos jours elle a repris son essor, grâce au talent des JASMIN, des ROUMANILLE, des AUBANEL, des MISTRAL, etc., dont les œuvres se font admirer par le sentiment poétique et la richesse du style².

La langue d'Oc ne compte guère que des poètes.

Trouvères. — Les *trouvères* étaient les poètes de la France septentrionale. Ils avaient à leur service une langue moins vive, moins harmonieuse que les *troubadours*; mais, en revanche, leurs compositions étaient plus sérieuses et plus variées. Elles embrassent presque tous les genres littéraires :

¹ Concours de poésie, où les vainqueurs reçoivent une fleur d'or ou d'argent.

² Le poème *Mireio* (Mireille), de M. Mistral, a été couronné par l'Académie française.

la poésie épique, dans les *chansons de geste*; la poésie dramatique, dans les *jeux* et les *mystères*; la poésie didactique, dans les *dicts*, les *fabliaux* et les *romans*; la poésie lyrique, dans les *lais*, les *chansons* et les *ballades*.

Ces divers genres toutefois n'ont pas, à cette époque, de forme bien arrêtée : la peinture satirique de la vie contemporaine se montre partout, dans les petits poèmes, les romans, les pièces de théâtre, l'architecture. « C'est le signe de la jeunesse d'une société. Tout entiers occupés d'eux-mêmes et du moment présent, les jeunes peuples, comme les jeunes gens, sont railleurs et enthousiastes. »

(D. NISARD.)

Chansons de geste.

Les *Chansons de geste* (*gesta*, actions, exploits) sont de longs poèmes ainsi nommés parce qu'ils célébraient les exploits des gens de guerre. On les considère comme un développement des anciennes *cantates guerrières* et des *cantilènes*¹, auxquelles les poètes de la langue d'oïl donnèrent la forme épique.

Ces poèmes sont en vers de huit, de dix ou de douze syllabes, terminés, à l'origine, par les mêmes *assonances* (ressemblance de la dernière voyelle accentuée. Ex. : *Carles, guaste, — justes, cures, — France, demande*), plus tard par les mêmes rimes, et divisés en *laisses* ou tirades monorimes plus ou moins longues.

On les divise en trois groupes ou cycles principaux : le *cycle carlovingien*, le *cycle breton* et le *cycle antique*.

Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome le grand.

(JEAN BODEL, *Chanson des Saxons*.)

Cycle carlovingien. — Ce cycle raconte les hauts faits de la France, depuis Charlemagne jusqu'aux croisades. C'est le plus épique, le plus populaire et le plus riche des trois. — Il compte près de cent poèmes; voici les titres des principaux : *Ogier le*

¹ Poésies fort courtes, en l'honneur des preux ou des saints, que les poètes chantaient eux-mêmes, ou qu'ils faisaient chanter par les *ménéstrels* ou par les *jongleurs de geste*.

Danois, — les *Quatre fils Aymon*, — *Chanson de Roland*, — *Chanson des Saxons*, — *Geste des Lohérains*, — *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*.

Cycle breton. — Ce cycle, tout romanesque, célèbre les exploits du roi Arthur ou Artus, le courageux défenseur de l'indépendance bretonne contre les Saxons. — Dans ce cycle, on remarque surtout les romans du *Brut* et du *Rou*, de *Perceval le Gallois* et du *Saint-Graal*. — Malgré de fréquentes interruptions, ce cycle présente un ensemble d'un caractère large et grandiose.

Cycle antique. — Ce cycle redit pêle-mêle tous les vagues souvenirs que la tradition avait conservés de l'antiquité grecque et romaine : la *guerre de Troie*, la *destruction de Jérusalem*, les *expéditions d'Alexandre*, de *Jules César*, etc. — Ce cycle est certainement le plus médiocre et le moins épique de tous : les trouvères y défigurent l'histoire et l'accommodent eux-mêmes aux usages, aux idées de leur temps.

PRINCIPAUX TROUVÈRES

Thurold ou **Théroulde**, trouvère normand, du XI^e ou du XII^e siècle, auteur présumé de la célèbre *Chanson de Roland*.

Chanson de Roland.

Sujet. — La *Chanson de Roland* a pour sujet la défaite à Roncevaux, de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne et la mort de Roland, qui la commandait (778). Cette fameuse et si patriotique épopée ne renferme pas moins de quatre mille vers de dix syllabes, distribués inégalement en trois cent dix-huit *lisses* ou couplets à rimes *assonantes*. Elle se divise en trois parties : la *trahison*, la *mort du paladin*, les *représailles*.

Résumé. — I. *Trahison de Ganelon.* — Après sept ans de guerre, Charlemagne a dompté l'Espagne; Saragosse seule résiste encore; mais le roi sarrasin, Marsile, qui la défend, promet de recevoir le baptême si les Francs consentent à lever

le siège. Roland ne veut pas que l'on se fie à un mécréant. Ganelon, au contraire, conseille d'accepter les propositions de Marsile. Envoyé comme négociateur, il comploté avec Marsile la perte du paladin et de l'élite des chrétiens.

II. *Mort de Roland.* — Le complot s'exécute. Charles, trompé par le traître Ganelon, laisse à l'arrière-garde Roland et les douze pairs, et repasse les monts avec le gros de l'armée. Alors Marsile, à la tête de cent mille musulmans, vient attaquer les vingt mille hommes de Roland dans la vallée de Roncevaux. Les Francs soutiennent trois chocs successifs sans reculer d'un pas; mais ils ne sont plus que soixante. Alors Roland se résigne à sonner du cor (*l'olifant*). Charles l'entend de trente lieues et vient au secours de son neveu. Hélas! il est trop tard : Olivier et les douze pairs sont morts; l'archevêque Turpin est mort; Roland, lui-même, le dernier des vingt mille chevaliers, couché sur son épée (sa *Durandal*), expire au moment où paraît le vengeur, non sans regretter le *dulz pais* de France.

III. *Les représailles.* — Charles obtient de Dieu la prolongation du jour, et se met à la poursuite des infidèles, qu'il jette dans l'Èbre. Une nouvelle armée de Sarrasins arrive d'Égypte. Charles la refoule jusqu'à Saragosse, où Marsile meurt de honte et de chagrin. Ganelon périt écartelé. La vengeance est satisfaite. Charles ramène les restes du preux Roland et des autres chevaliers, et les fait ensevelir dans Saint-Romain de Blaye.

Appréciation. — La *Chanson de Roland* est l'œuvre poétique la plus importante de la France au moyen âge. Elle se recommande par l'unité du plan, la vérité des caractères, la grandeur des événements, le sentiment et le naturel. « Le récit de la mort de Roland, dit M. Petit de Julleville, est aussi sublime qu'une œuvre humaine peut l'être. Il y a là trois cents vers dignes d'être comparés à tout et qui ne ressemblent absolument à rien. Ni l'antiquité n'avait inventé, ni la poésie chrétienne n'a su retrouver de pareils traits pour peindre une mort héroïque. » Pour être une épopée parfaite, il ne lui a manqué qu'une langue mûre et littéraire.